

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Paroles migrantes

Joël Des Rosiers, *Théories Caraïbes*, Montréal, Triptyque, 1996, 226 p.

Geneviève Forest

Numéro 86, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Forest, G. (1997). Compte rendu de [Paroles migrantes / Joël Des Rosiers, *Théories Caraïbes*, Montréal, Triptyque, 1996, 226 p.] *Lettres québécoises*, (86), 52–52.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Paroles migrantes

Poète d'origine haïtienne, Des Rosiers analyse, dans cette « autobiographie littéraire », le corpus des écrivains de la migration caraïbe.

ESSAI
Geneviève Forest

THÉORIES CARAÏBES S'OUVRE, d'une manière qui peut paraître inusitée, sur les parallèles entre littérature et médecine. Mais Joël Des Rosiers est aussi médecin, et l'intéresse au plus haut point « l'ample dossier Littérature et Médecine » qu'ont constitué notamment les Joyce, « médecin raté », Céline, vrai praticien celui-là, Jean Reverzy, « médecin des pauvres » écrivant « à temps perdu [...] les chefs-d'œuvre que l'on sait », et de nombreux compatriotes haïtiens : Jean Métellus, Stanley Lloyd Norris, Jacques Stephen Alexis, poète et romancier mort assassiné sous la dictature de Duvalier...

On butine ainsi, avec ce livre hybride qu'est *Théories Caraïbes*, d'un thème à l'autre, d'un écrivain à l'autre — de Jean Jacques Fougère Audubon à Dany Laferrrière —, et tout cela, qui comprend aussi des entretiens accordés par Des Rosiers lui-même, finit par donner un aperçu de la « littérature migrante », un concept élaboré par le poète Robert Oriol et qu'ont ensuite approfondi les Robert Fournier, Pierre Nepveu, Simon Harel, Sherry Simon, Régine Robin.

Métellus, auteur de *La parole prisonnière* et de *L'année Dessalines*, fait l'objet des premières pages, quand Des Rosiers en est encore à mettre en place sa problématique, et ce début achoppe, un peu laborieusement pour un lecteur non averti, sur le débat opposant Métellus et Jean Prophète (débat dont l'enjeu est le « drame de la création en diaspora »). On préférera peut-être le commentaire sur l'œuvre même de Métellus, qui effectue de « multiples fusions entre un discours scientifique sur le bégaiement et la réflexion sur la lutte paradoxale que doivent mener les individus ». L'œuvre conduit à « la filiation du réalisme merveilleux des Haïtiens et [à] sa dette inattendue envers le réalisme allemand ».

De Frankétienne, dont le père est un Blanc américain, et qui ne s'est pas exilé durant les trente années de la dictature duvaliériste, Des Rosiers met en évidence les « figures de la maternité ». « Femme-loi, la mère de Frankétienne rappelle surtout que la raison mortifiée des hommes en armes et en uniformes n'est pas une loi. » L'œuvre de Frankétienne incite Des Rosiers à demander : « Être Haïtien, est-ce être sans père ? » Ce constat, récurrent dans la littérature haïtienne, semble assez proche de ce qu'on pourrait dire du Québec, pays qui souffre d'être sans père... Un Stanley Lloyd Norris intègre d'ailleurs sans peine la réalité québécoise à son œuvre : dans *L'interdit* (Libre Expression, 1991), par exemple, « la ruralité du Lac-Saint-Jean sera une façon détournée d'évoquer la paysannerie créole ».

C'est la flore et la faune de l'Amérique du Nord que le grand naturaliste Audubon, lui, a laissées à la postérité. Celui à qui l'on doit *Oiseaux d'Amérique* et *Les quadrupèdes vivipares d'Amérique du Nord* est le fils illégitime (né aux Cayes, à Haïti, en 1785) d'un planteur français et

d'une mulâtresse libre. Séparé de sa mère vers l'âge de dix ans, par la suite élevé en France, Audubon s'embarque pour l'Amérique à l'âge de vingt ans. Personnage fascinant, il inaugure la lignée de migrants caraïbes identifiés par Des Rosiers, et le premier qui, de ce cortège, de ce « groupe d'hommes en mouvement » (c'est l'un des sens du mot *theōria*), s'est approprié l'entièreté de l'Amérique.

L'idée de l'Amérique est au cœur du livre de Des Rosiers ; n'est-ce pas, d'ailleurs, le continent vers lequel migrent plusieurs de ces écrivains caraïbes ? Les Cyril Robert Lionel James, le théoricien trotskyste de la décolonisation, et Neil Bissoondath, neveu du célèbre V. S. Naipaul et auteur d'un essai polémique sur le multiculturalisme canadien (*Le marché aux illusions*, Boréal, 1995), sont quelques-uns de ces migrants, porteurs d'une réflexion rebelle, d'un regard fortement critique sur l'Amérique, que Des Rosiers associe à la « prose combat ». L'auteur remet en question certaines idées du *Marché aux illusions*, et invite à une relecture freudienne de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (VLB éditeur, 1985). On peut déplorer que Des Rosiers n'ait pas cru bon d'embrasser plus complètement l'œuvre polymorphe de Laferrrière : celui-ci se révèle plus « politique » — de l'ordre de la « prose combat » — dans *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?* (VLB éditeur, 1993), alors qu'ailleurs il prolonge les thèmes de Frankétienne (sur Haïti qui serait un pays sans père).

Edwige Danticat, auteur de *Breath, Eyes and Memory* et de *Krik ? Krak !*, finaliste au National Book Award en 1995, appartient, avec Bissoondath et Laferrrière, à cette génération d'écrivains caraïbes nés pendant la dernière décennie. Pour *Krik ? Krak !*, Danticat « emprunte à l'oralité son canevas » et témoigne

du vécu quotidien haïtien, ponctué d'horreurs et de violations des droits humains, poussant à l'exil, sur des bateaux de fortune, des milliers de réfugiés politiques ou économiques.

Ici, l'exil n'est pas tant une rupture qu'une appropriation. Mais comme l'écrit encore Joël Des Rosiers, en commentaire à l'œuvre de Max Dorsinville, un écrivain haïtien arrivé au Québec vers le milieu des années cinquante, à l'âge de onze ans : « La migration est une position de parole. » C'est cette parole migrante, multiple aussi, « à mi-chemin de l'origine et du monde » que *Théories Caraïbes*, explorant l'état des lieux, s'emploie à circonscrire.



Joël
Des Rosiers